

la bataille de Wagram pour se trouver maître une troisième fois des destinées de la maison de Lorraine. François I^{er}, vaincu, humilié, envoya humblement demander une suspension d'armes, afin d'ouvrir des négociations pour la paix. Napoléon eut la faiblesse d'oublier ses justes griefs contre l'Autriche, et d'accéder à un traité de paix dont l'une des clauses secrètes était son mariage avec une fille de l'empereur, l'archiduchesse Marie-Louise.

Il revint ensuite à Paris, et convoqua auprès de lui tous les rois et les princes de sa famille pour leur faire connaître la résolution qu'il avait prise de se séparer de l'impératrice, sa bien-aimée épouse, et de contracter une nouvelle union pour obtenir des enfants.

Le lendemain de cette communication, un sénatus-consulte fit connaître à la France que le divorce de l'empereur et de Joséphine était prononcé, ce qui répandit la consternation dans le peuple, qui s'était habitué à aimer l'impératrice et qui la regardait comme le bon ange de l'empereur. Deux mois après, le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise fut célébré à Vienne, le 14 mars 1810; le 15, la nouvelle impératrice se mit en route pour la France; elle arriva le 27 à Compiègne, où son illustre époux avait été la recevoir; le 2 avril elle fit son entrée dans la capitale, entourée de toute la pompe des cours; le jour même eut lieu la cérémonie religieuse de leur union, dans une chapelle du Louvre magnifiquement décorée pour cette solennité. Un an après, le 20 mars 1811, Marie-Louise combla les vœux de l'empereur, et mit au monde un fils, qui fut Napoléon-François-Charles-Joseph, roi de Rome.

Dans l'intervalle, deux événements fort importants, et dont les conséquences devaient se faire sentir plus tard, venaient d'avoir lieu. Le républicain Bernadotte avait été proclamé prince royal de Suède par la diète de ce pays, et désigné pour succéder au roi Charles XIII après sa mort. D'autre part, le roi Napoléon-Louis Bonaparte avait abdiqué la couronne de Hollande, pour ne point se trouver en lutte avec son frère, et pour ne point assumer sur sa tête la responsabilité des désastres dont son royaume se trouvait menacé par suite des débats de la France et de l'Angleterre. Il en était résulté que Napoléon avait réuni la Hollande à l'empire.

Les rois de l'Europe ne virent pas avec indifférence l'extension prodigieuse que prenait la France. Alexandre, dont l'orgueil avait déjà été tant de fois humilié et qui n'attendait qu'une occasion pour venger ses défaites, protesta le premier contre les envahissements de l'empereur, et annonça qu'il allait faire de grands armements, non pour attaquer, mais pour se défendre. L'année entière se passa en négociations, soit de la France, soit de la Russie, soit de la Prusse, qui se trouvant placée entre les deux terribles adversaires, craignait d'être écrasée dans le choc et s'efforçait d'éviter une rupture, soit enfin de la Suède, qui désirant s'approprier la Norvège, offrait à l'empereur son alliance en échange de l'abandon de ce pays et d'un subside. Napoléon exigea que le roi de Prusse cessât son rôle de médiateur et prît parti dans la lutte. Frédéric-Guillaume, qui redoutait encore plus l'empereur que l'autocrate de toutes les Russies, se rangea de son côté. Le roi de Suède, qui n'avait pu obtenir ses deux demandes, se déclara au contraire contre lui et signa un

traité avec la Russie. Comme toujours, les Anglais se rallièrent aux puissances ennemies de la France, fournirent des subsides, payèrent les armées, et se tinrent à l'écart, semblables à ces oiseaux de proie qui sont prêts à fondre sur le champ de bataille après la victoire, pour se repaître de l'odeur du sang et dévorer les cadavres.

La lutte cependant n'était pas encore ouverte; aucun des ennemis n'osait donner le signal des combats; enfin, en réponse à une note insolente qu'Alexandre envoya à la cour des Tuileries, et dans laquelle l'autocrate réclamait l'évacuation de la Prusse, du duché de Varsovie et l'abandon de Dantzick, Napoléon publia une déclaration formelle de guerre. Il réunit aussitôt les nouvelles levées qu'un sénatus-consulte avait mises à sa disposition, s'achemina vers les frontières russes, à la tête de l'armée la plus formidable, la plus magnifique qu'eût jamais organisée aucun conquérant. L'ensemble des forces françaises ou alliées s'élevait à plus de cinq cent mille hommes et se composait de corps de presque toutes les nations de l'Europe; en outre, l'armée traînait après elle douze cents pièces de canon, trois mille voitures d'artillerie, quatre mille voitures d'administration, sans compter les fourgons pour les fourrages, les équipages des officiers; on faisait monter le matériel à vingt mille voitures et à deux cent mille chevaux. Mais, de tous ces hommes pleins de vie, qui marchaient à la suite du géant de la guerre, bien peu devaient revoir la patrie; le froid, plus encore que le fer des ennemis, devait faire tomber ces légions invincibles qui avaient campé dans toutes les capitales de l'Europe; et la France allait avoir à enregistrer dans

ses annales le plus grand des désastres que jamais eussent éprouvés ses armes.

Parti de Paris le 9 mai 1812, l'empereur traversa rapidement Metz, Mayence et Francfort, entra le 17 à Dresde, en repartit le 11 juin, passa le Niémen et arriva le 27 sous les murs de Wilna. Les généraux russes, suivant les ordres qu'ils avaient reçus d'Alexandre, opérèrent leur retraite, reculant sans cesse pour éviter toute affaire décisive, se contentant de harceler les Français, de dévaster le pays, d'incendier les villes, et de placer des déserts entre eux et leur ennemi. L'empereur poussa toujours en avant, atteignit l'armée de l'autocrate près de la Moskowa, remporta le 7 septembre la célèbre bataille qui a pris le nom de cette petite rivière, sur les bords de laquelle elle fut livrée, et put continuer sa route jusqu'à Moscou. Le 14 septembre il fit son entrée dans l'ancienne capitale des czars, et s'installa au Kremlin.

Le but de la campagne semblait atteint; tout faisait présager qu'Alexandre viendrait s'humilier aux pieds du vainqueur; et Napoléon se réjouissait de pouvoir terminer les hostilités: vain espoir! un attentat, en dehors de toutes les prévisions humaines, allait d'un seul coup anéantir tous les avantages de ses victoires. Alexandre, ce despote moitié tigre et moitié homme, avait donné l'ordre au gouverneur de Moscou d'incendier la ville; et le sauvage Rostopchin, en se retirant, avait laissé le soin de cette terrible exécution à une tourbe de voleurs et d'assassins. Dans la journée du 15, quelques incendies partiels éclatèrent sur différents points; on les attribua à l'imprudence des soldats et on n'y fit aucune

attention ; mais le 16 l'embrasement devint général ; des torrents de flammes, poussés par un vent violent, se répandirent dans les rues, enveloppèrent la ville entière et l'engloutirent dans un océan de feu.

Napoléon, privé du point d'appui sur lequel il avait établi ses principales combinaisons, se décida immédiatement à opérer sa retraite sur les frontières de la Lithuanie. Déjà il était trop tard ; les colonnes françaises atteignaient à peine Smolensk, qu'un vent glacial s'abattait sur l'armée comme l'ange exterminateur, faisait sentir les rudes atteintes de l'hiver, si terrible dans ces contrées, et tuait les chevaux et les hommes par milliers. Hélas ! lorsque l'empereur repassa le Niémen, il n'avait plus avec lui que trente mille soldats !!! Arrivé à Smorogny, il remit le commandement en chef au roi de Naples, et reprit la route de Paris, voyageant en traîneau, sous le nom du duc de Vicence.

Pendant son absence, une tentative hardie avait failli lui ravir l'empire. Un prisonnier d'état, le général Mallet, déjà compromis pour une conspiration républicaine et qui se trouvait consigné dans une maison de santé, sans autre ressource que son audace et son génie, avait conçu le projet de renverser le pouvoir colossal devant lequel l'Europe entière tremblait, et avait été au moment de réussir. Napoléon, de retour à Paris, se fit rendre compte de ce qui s'était passé, et gourmanda vertement les chefs du gouvernement de la faiblesse qu'ils avaient montrée en cette circonstance. Ensuite il s'occupa des moyens de reconstituer une armée pour résister aux rois de l'Europe, qui préparaient une nouvelle coalition. Le Corps Législatif lui vint en aide et vota, pour

l'exercice de 1813, un budget de onze cent cinquante millions. Le Sénat ordonna une première levée de cinq cent mille conscrits, et mit à la disposition du ministre de la guerre une seconde levée de cent quatre-vingt mille hommes pour augmenter l'armée active. Indépendamment de ces recrues, un décret impérial enjoignit à tous les Français, de vingt ans à soixante, de se former en cohortes nationales pour la défense des villes.

De leur côté, les Russes et les Anglais pressaient les armements de leurs alliés, intriguaient auprès des cours étrangères, et répandaient l'or à pleines mains pour acheter des défections. Déjà Alexandre avait eu avec Bernadotte plusieurs entrevues, et l'avait entraîné par des promesses perfides à prendre les armes contre la France. Le roi de Prusse, cédant aux suggestions du cabinet de Londres et à ses ressentiments personnels, faisait également des levées de soldats et organisait son armée ; l'empereur d'Autriche, sous prétexte d'offrir sa médiation, travaillait contre les intérêts de Napoléon ; le roi de Danemarck se déclarait pour la neutralité ; les villes hanséatiques commençaient à s'agiter ; l'Allemagne se prononçait contre l'occupation française ; enfin l'Espagne continuait la lutte contre les généraux de l'empire. Étrange situation ! Cette levée de boucliers était encore la guerre des rois contre la révolution, la continuation de cette lutte terrible entre les deux principes de la démocratie et du despotisme, comme en 1792.

L'empereur, impatient de punir ses alliés parjures et de tirer vengeance des trahisons, quitta Saint-Cloud le 15 avril 1813 et se dirigea sur Leipsick, qui avait été évacuée par les

Français. La campagne s'ouvrit sous les plus favorables auspices; il remporta les victoires de Lutzen, de Bautzen, de Wurtchen, de Gorlitz, et contraignit Alexandre et le roi de Prusse à demander un armistice. Pendant la suspension des hostilités, Napoléon apprit que son frère Joseph avait quitté Madrid et s'était retiré devant l'armée anglo-espagnole commandée par le duc de Wellington. Cette nouvelle enhardit les ennemis de la France et affaiblit considérablement les conséquences morales des dernières victoires. D'autre part, les souverains alliés fondaient de grandes espérances sur deux généraux, traîtres à la patrie, qu'ils avaient attirés dans leurs rangs, Bernadotte et Moreau. Ces différentes causes les déterminèrent à dénoncer la fin de l'armistice le 11 août, et décidèrent l'empereur d'Autriche à envoyer sa déclaration de guerre à la France.

Le temps des revers était venu. Après quelques combats glorieux, entre autres celui de la défense de Dresde, où Moreau perdit la vie, l'armée française, entourée par un cercle d'ennemis, fut contrainte de battre en retraite devant deux cent mille Russes, Prussiens, Autrichiens, commandés par l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le prince de Schwartzenberg, et renforcés par deux autres armées, l'une de cent mille hommes sous les ordres de Blücher et Sacken, l'autre de cent dix mille.

Napoléon se rejeta sur le Rhin et se dirigea vers Leipsick. Les alliés l'y suivirent et parvinrent à lui barrer le passage. L'armée française se trouvait réduite à cent soixante-quinze mille combattants; les ennemis avaient à lui opposer une masse de trois cent trente mille soldats. Un engagement étant

devenu inévitable, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, l'empereur n'hésita pas à livrer la fameuse bataille de Leipsick, qui commença le 17 octobre et dura trois jours entiers. Les deux premières journées la victoire resta fidèle aux aigles françaises; mais le manque de provisions de guerre et la trahison de l'armée saxonne et de la cavalerie wurtembergeoise, qui passèrent à l'ennemi, forcèrent Napoléon à donner l'ordre de la retraite pour le lendemain, afin de gagner un dépôt pour réapprovisionner l'armée: on avait tiré plus de deux cent vingt mille coups de canon, et il ne restait plus de munitions que pour entretenir le feu pendant deux heures.

Dans la nuit du 19, tous les parcs, les bagages, toute l'artillerie, la cavalerie, la garde et les deux tiers de l'armée effectuèrent leur mouvement, de sorte qu'à la pointe du jour il ne resta plus que l'arrière-garde, sous les ordres de Macdonald, Reynier, Lauriston et du prince Poniatowski. A ce moment, l'ennemi s'étant aperçu des dispositions des Français, lança des masses de cavalerie et d'infanterie pour couper la retraite, qui s'opérait par le grand pont de l'Elster. L'arrière-garde fit bonne contenance et défendit pied à pied le terrain; mais un épouvantable incident vint mettre le comble aux malheurs de cette journée. Le sapeur auquel avait été confié le soin de faire sauter le pont après que les dernières colonnes auraient entièrement défilé, trompé par la plus funeste des méprises, en voyant tirer sur les Français du haut des boulevards et des remparts, supposa que les ennemis occupaient Leipsick et arrivaient sur le fleuve, et mit le feu aux fougasses. Le grand pont ayant sauté, quatre corps

d'armée, qui se trouvaient encore au delà de l'Elster avec deux cents pièces de canon, furent écrasés par les hordes russes et prussiennes. Ces trois journées coûtèrent à la France plus de soixante mille braves tués ou prisonniers; la perte de la coalition ne fut pas moindre de quatre-vingt mille hommes.

Napoléon, après avoir payé un juste tribut de regrets aux victimes de la bataille de Leipsick, et particulièrement au brave Poniatowski, qui avait péri dans le fleuve en cherchant à le traverser avec son cheval, continua sa marche sur Erfurth. De là il se dirigea vers le Rhin et passa sur le ventre de soixante mille Autrichiens ou Bavaurois qui cherchaient à fermer sa retraite. Le 1^{er} novembre il arriva à Francfort, le 2 il entra à Mayence, s'occupa d'établir les débris de son armée sur les rives du Rhin : le 9 il était à Saint-Cloud.

Les rois alliés songèrent à profiter des avantages qu'ils devaient à des circonstances fortuites et en dehors de toutes les prévisions du génie; ils s'acheminèrent à leur tour vers le Rhin, et développèrent sur les frontières de France des masses qui formaient un ensemble de plus de onze cent mille hommes.

Le projet des despotes ou plutôt celui de l'Angleterre, notre implacable ennemie, était d'envahir la terre sacrée de la liberté; et pour arriver à son but, la perfide Albion avait soudoyé les rois de toute l'Europe, prodigué les caresses, les menaces; avait jeté des milliards en curée aux barbares du Nord. Cependant les rois hésitaient encore; la présence de leurs innombrables cohortes ne suffisait pas pour les rassurer; ils se rappelaient comment la France, en 93, s'était levée pour repousser l'invasion étrangère, et ils redoutaient

de s'engager sur la terre des braves. Enfin, sur les assurances formelles données par le cabinet de Saint-James, que des mesures étaient prises pour arrêter l'élan national, et que plusieurs chefs du gouvernement français s'étaient vendus, ils se décidèrent à pousser en avant. Les hordes étrangères effectuèrent simultanément leurs mouvements, et passèrent le Rhin en Suisse, en Allemagne et dans les Pays-Bas, pendant que Wellington attaquait le midi de la France avec une armée anglaise forte de cent vingt mille hommes. Napoléon n'avait à opposer à ce déluge de barbares que soixante mille soldats d'infanterie et douze mille de cavalerie; cependant il soutint la lutte et commença la fameuse campagne de 1814, l'une des plus brillantes qu'il eût jamais faites. Peut-être, malgré la prodigieuse disproportion de ses forces, eût-il fini par triompher de ses ennemis, si la trahison n'était venue en aide aux alliés; mais l'or de la Grande-Bretagne avait préparé l'asservissement de la France; Fouché, Talleyrand, Marmont et quelques autres infâmes, gorgés de richesses par l'empereur, avaient vendu leur patrie!

Après deux mois de marches, de contre-marches, de combats et de victoires, les ennemis pénétrèrent au cœur de l'empire, et Paris capitula!!

Enfin les despotes étaient vengés, l'Angleterre triomphait; le grand peuple était abattu. Paris, la reine du monde, la métropole de l'intelligence, le grand laboratoire de l'esprit humain, était au pouvoir de la barbarie; les rois avaient vaincu Napoléon! il ne restait plus au héros qu'à suivre sa destinée, qu'à céder aux événements; il abdiqua et envoya aux rois coalisés cet acte mémorable: « Les puissances alliées

ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, au trône de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de sa vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. » Après quoi il songea à quitter Fontainebleau et à se retirer à l'île d'Elbe, qui lui était assignée par la coalition pour sa résidence. Le 20 avril, jour fixé pour le départ, il réunit les débris de la garde impériale qui étaient restés fidèles à sa fortune, et leur adressa cette touchante allocution : « Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans que je vous commande, je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire. Les puissances alliées ont soulevé toute l'Europe contre moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France a cédé à des intérêts particuliers.

» Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans ; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je m'étais proposé. Je devais donc sacrifier mon intérêt personnel à son bonheur ; ce que j'ai fait.....

» Soyez fidèles au nouveau souverain ; n'abandonnez pas cette chère patrie trop longtemps malheureuse ! Ne plaignez point mon sort : je serai toujours heureux quand je saurai que vous l'êtes.....

» Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général.... » Il serra le général Petit dans ses bras, ensuite il continua : « Qu'on m'apporte l'aigle !... » et pressant le drapeau contre son cœur, il l'embrassa avec effusion... « Cher

aigle, que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves !

» Adieu, mes enfants ! adieu mes braves ! entourez-moi encore une fois. »

Tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes ; l'empereur, non moins ému, s'arracha à cette scène déchirante, s'élança dans sa voiture et donna l'ordre du départ. Le 27 avril il arriva à Fréjus, et le lendemain il s'embarqua pour l'île d'Elbe. Dans le même temps, l'impératrice Marie-Louise et le jeune roi de Rome étaient dirigés sur la capitale de l'Autriche, d'après la décision des rois alliés.

Le jour même où Napoléon mouillait dans la rade de Porto-Ferraïo, le chef de la famille des Bourbons, qui avait pris le nom de Louis XVIII, fit son entrée dans Paris, escorté par les baïonnettes étrangères, entouré par une tourbe de lâches émigrés, de misérables courtisans et des princes de son odieuse race ; il vint s'asseoir sur le trône des Capets, qu'il avait acheté aux étrangers, moyennant un traité honteux, le plus humiliant, le plus désastreux qu'ait jamais subi la France, et par lequel il consentait au démembrement du grand empire qu'avait conquis l'épée de Napoléon. En outre, pour calmer les défiances de la bourgeoisie, devenue une puissance dans l'Etat, il avait sacrifié les droits du peuple et donné des garanties à la nouvelle classe privilégiée, dans une charte constitutionnelle.

Mais à peine fut-il installé aux Tuileries, qu'il chercha à reprendre les allures d'un roi de l'ancien régime : il combla de faveurs et de dignités les laquais qui l'avaient suivi dans son exil et les infâmes qui avaient combattu dans les rangs